

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 14 (1986)
Heft: 53

Artikel: Où les conduisons-nous ?
Autor: Naef, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-241552>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

OU LES CONDUISONS-NOUS ?

par HENRI NAEF.

Avant de publier l'article qu'on vient de lire, M. Louis Sudan eut la courtoisie de m'avertir. Comme il ne s'en prend pas à moi-même, mais à une cause autrement importante, que nous ne saurions renier sans lâcheté, il me permet de lui répondre en toute simplicité et en toute franchise.

D'abord, une première rectification: je ne suis pas un éminent folkloriste, ainsi qu'il me qualifie à tort; je ne suis même pas patoisant, ce qui me contriste beaucoup davantage. Peut-être consentira-t-on à trouver pertinente l'excuse que je ne suis pas né dans le canton de Fribourg et que ma langue maternelle n'est pas le patois. Pourtant je m'efforce de racheter cette infériorité — car c'en est une de ne point sentir toutes les finesse d'un peuple que l'on s'applique à servir — en ne perdant jamais une occasion de m'y exercer.

Cette déclaration faite, je remercie M. Sudan d'avoir estimé digne d'intérêt, d'étude, de controverse enfin, le sujet par deux fois développé en séance de la Société d'histoire. Mais quel dommage qu'il n'ait pas assisté, ni pris part à nos discussions ! Que celle d'aujourd'hui s'en trouverait abrégée. Car, sans lui faire de tort, je crois bien que la plupart des arguments dont il se sert, nous les avons déjà pesés et soupesés. Quelques-uns ont été combattus par moi-même dans la préface du livre publié cette année par M. Fernand Ruffieux, sous le titre *Dou vilyo è dou novi*. Plusieurs autres ont été examinés dans une causerie donnée ce printemps en public et que les *Elrennes fribourgeoises* me font l'honneur d'insérer dans le volume de 1930.

Cela circonscrira d'autant le débat.

Divisant en deux parties l'étude à laquelle je crois

devoir répondre, j'intitulerais la première: *L'avenir de notre patois*¹, et l'autre: *Le patois et l'école*.

Que veut prouver M. Sudan ? que le patois est fragile ? qu'il a devant lui, et aussi derrière, des obstacles et des adversaires ? Qui le conteste ? personne. C'est de cette constatation que nous sommes tous partis. Nous concédonsons même qu'aujourd'hui le péril est plus grand que jamais ; mais, tandis que M. Sudan, fataliste, dit simplement : « Qu'y faire ? » nous organisons la résistance. Si le gruérin périt, nous l'aurons du moins défendu de toutes nos forces et de toutes nos convictions.

En passant, je ferai des réserves sur une opinion que l'on me prête un peu à la légère. Les « quelques œuvres en patois, publiées ces dernières années » ne me tournent pas la tête ; je constate seulement que leur apparition constitue un fait nouveau, et je vais jusqu'à prétendre que le patois aurait la vie sauve si le nombre de ses écrivains (et de ses amis) s'accroissait.

De là à entonner un chant triomphal, il y a loin, hélas !

Les efforts d'un Cyprien et d'un Fernand Ruffieux, d'un Pierre et d'un abbé Joseph Bovet, d'un Etienne Fragnière, d'un curé Kolly, d'un Gapany, et d'autres, nous donnent raison d'espérer. Nous trompons-nous ? Trouveront-ils des émules, gens de goût, assez cultivés pour éléver encore l'idiome autochtone ? Seront-ils au contraire les derniers de leur race et finira-t-elle comme celle des Abencérages ? La réponse sera ce que voudra le peuple même. Avec une âme de vaincu, on ne peut que mourir.

Je ne comprends pas bien, à ce propos, la dialectique de mon honorable contradicteur quand il nous objecte l'exemple de Louis Bornet. Certes, il a « essuyé le feu croisé » des intellectuels, ses contemporains, les quolibets des gens de lettres, la leçon d'Hubert Charles. Qu'est-ce à dire ?

¹ Est-il besoin de dire que nous entendons par là le romand fribourgeois et plus particulièrement le gruérin ?

sinon que cet excellent Charles a commis, en français, des vers déplorables¹, tandis que Bornet a produit, en patois, un chef d'œuvre, apprécié d'emblée par Alexandre Daguet² et que les années bonifient comme un vin subtil. Pauvre et courageux Bornet ! Est-il juste de penser qu'il eut tort parce qu'il a subi de ridicules sarcasmes ? La mémoire de ses détracteurs s'en couvre au contraire de confusion. Si le lyrisme gruérien montre encore quelque envol, c'est à lui qu'il le doit peut-être. Le poète a triomphé.

Les Provençaux, sachant apprécier leurs trésors, se glorifient chaque jour de leurs modernes troubadours. Les Fribourgeois n'en seraient donc pas capables ?

Serait-ce par hasard que le français les nourrit d'une manière tellement substantielle qu'ils se sentent rassasiés ?

On nous montre dans le journalisme un agent détructeur du patois. Il ne le serait plus s'il faisait à la langue maternelle une place suffisante. De fait, la presse locale le comprend souvent ; qu'elle persévère, et quand elle écrit en français, et bien ! que ce soit... du français. Son influence serait alors heureuse, doublement.

Quant à trouver une consolation dans l'étude purement scientifique des patois, j'en félicite qui s'en contente³.

¹ Exemple : « *Mais l'ermite soudain,*

Se jetant sur son sein,

S'écria : Célestine !

Merci, bonlé divine. »

(*L'Emulation*, 1842, n° 11, p. 7-8).

² Voir *L'Emulation* de janvier 1842, n° 10, p. 7 : « De quelques essais dans le vieil idiome roman ». *Les Tzévreis* avaient paru dans le n° 8 de décembre 1841, et la polémique se développa en 1842, dans les numéros 9, 10 et 13.

³ Aux importantes études de François Haefelin, *Les patois romans du canton de Fribourg* (Grammaire, Choix de poésies populaires, Glossaire) paru en 1879, de Louis Gauchat, *Le patois de Dompierre*, en 1891, et des autres collaborateurs du *Glossaire des patois romands*, pour le pays fribourgeois, on peut adjoindre, pour en recommander la lecture, le volume plus général d'Albert Dauzat, *Les Patois* (Evolution-Classification-Etude), paru en 1927, à Paris, chez Delagrave. — Sur la littérature en patois fribourgeois, voir Louis Gauchat et Jules JeanJaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, Neuchâtel 1912-1920, 2 vol. 8°.

Très utile cela, mais insuffisant pour aider à vivre un idiome qui n'a pas exhalé son dernier soupir et dont quelques auteurs savent tirer encore des chants harmonieux.

Loin de se gausser du patois, comme naguère, les intellectuels lui offrent maintenant leurs services, après avoir enfin découvert sa valeur d'expression psychologique et littéraire. Il en est temps, car, s'il est aisément de cataloguer les causes de sa régression, il est plus difficile de pourvoir aux moyens d'en arrêter le déclin.

Ainsi, naturellement, nous parvenons au second point traité: le patois et l'école. Ici, M. l'instituteur Sudan est chez lui, si je puis dire. « L'instruction publique, — il le constate —, a fait une brèche à l'édifice » du patois. Assurément, et depuis longtemps nous nous évertuons à le clamer. Ce que nous ignorions en revanche, c'est le texte du Règlement général des écoles primaires, et nous remercions M. Sudan de nous avoir révélé la lettre de l'article 188. Voilà qui est clair et qui atténue la responsabilité de plusieurs. Le règlement est en lutte ouverte avec le patois, et le maître qui prend au sérieux les ordres reçus doit proscrire la langue maternelle et la poursuivre même hors de l'école.

Mais là aussi, tandis que M. Sudan accepte d'un cœur léger, je m'insurge. Il invoque les grands pédagogues du pays, le Père Girard. Je le veux bien. Au temps, où vivait ce religieux dont nous sommes fiers, l'instruction obligatoire était une nouveauté, et le patois régnait en maître sur tout le pays. Le français n'avait de place forte qu'à Fribourg-ville. Et encore¹!

¹ Hubert Charles écrivait, en 1842: « L'usage de la langue française, il faut le dire, ne date presque que d'hier dans le canton de Fribourg. Celui du patois était général, même dans les premières classes de la société... » (*L'Emulation*, 1842, no 9, p. 5, « Littérature romande, Morceau critique et philologique ».)

Etait-ce alors un tort d'octroyer au français un rang privilégié ? Question oiseuse ! Lui seul pouvait devenir la langue universelle d'échange, lui seul était apte à ouvrir au peuple la voie du progrès. Oui, je dis du progrès, intellectuel et matériel. Que l'on m'entende bien cependant : la situation n'est plus ce qu'elle était à l'époque du Père Girard. Et celui-ci, de par sa lumineuse intelligence, serait vraisemblablement le premier à proposer la modification d'un règlement trop rigide et devenu pernicieux.

Le français s'est implanté dans le nid fribourgeois à la manière du coucou et il jette par dessus bord la progéniture de ses nourriciers. C'est aller un peu fort.

Si l'on en croit M. Sudan, le patois « ne peut que nuire à la correction de la phrase, à la facilité d'expression et à la prononciation. Il contribue à la difficulté qu'ont nos jeunes gens à parler le français avec aisance... » etc.

Soyons équitables ; rendons à l'adversaire quelques points : nous parlons mal, nous écrivons mal. Le régent le constate à l'école, nous le constatons chaque jour dans la presse, dans nos assemblées publiques et dans nos sociétés. Où cela donc ? Dans la campagne fribourgeoise ? sans doute. Mais aussi dans la ville de Fribourg d'où le patois a disparu ; dans nos campagnes vaudoises où il n'est plus compris, dans nos cantons-cités, comme Genève, où l'argot se substitue au français, bien ailleurs que parmi les écoliers².

L'élève patoisant, nous dit-on, prononce le français d'une manière défectueuse. Il se peut. L'élève genevois, le vaudois, le neuchâtelois n'ont-ils donc pas d'accent ? Le leur est-il du moins plus harmonieux ? J'en atteste l'oreille délicate de nos hôtes, nés dans l'Ile de France ou l'Anjou. Un ancien inspecteur fribourgeois de l'enseignement nous fit un jour, à peu près en ces termes, cette déclaration que je ne suis pas seul à avoir entendue :

² Voir les articles de M. Robert de Traz, sur « Notre langue maternelle » dans le *Journal de Genève* des 30 octobre et 10 novembre 1929.

« Les meilleurs résultats de français, je les ai constamment trouvés dans les paroisses où le patois vivait encore, non dans celles où il avait disparu. » La constatation n'est point paradoxale, les enfants apprennent mieux ce qui leur est entièrement inconnu que ce qu'ils s'imaginent déjà savoir.

Je n'ai, pour citer un exemple, jamais entendu de paysans vaudois ou genevois (donc purs de toute « patoisserie ») s'exprimer avec autant d'élégance et écrire avec plus de forme que de nombreux Valaisans, dont la langue maternelle est demeurée dans toute sa vigueur ancestrale.

Sur ce point donc, je ne me tiens pas pour battu, et je prétends que M. Sudan tranche trop vite, en déclarant que « sous l'angle pédagogique la cause du patois lui paraît entendue »... si toutefois une cause a plusieurs angles.

Mettons-nous au service fidèle du français, notre langue, et n'accablons pas le patois de nos propres péchés. N'en faisons pas notre bouc émissaire: en plein Paris, on offense aussi la grammaire et les concierges disent « bouc hémisphère ». Au lieu des romans passionnels à Fr. 0.60, cette instruction du peuple, reprenons Molière et Racine, La Bruyère encore et Montesquieu. Mais ne disons pas: le patois est coupable.

Bien plus, a-t-il quelque mérite ? Voilà par où nous voulons conclure. Je vous l'ai écrit, M. Sudan:

Le patois est une langue noble, descendant du latin dont le français est avec lui le fils heureux, riche et puissant¹.

Il contient des mots illustres et gracieux, joyaux du peuple qui les conserve.

Il exprime la pensée exacte, spirituelle, enjouée, rude aussi, énergique, d'un vieux peuple montagnard.

Ce peuple, grâce à lui, sauvegarde sa fierté, sa dignité, son aisance de manières. Par lui, il est maître, comme le

¹ Il ne fut d'ailleurs pas toujours heureux, riche et puissant. Au XVI^{me} siècle encore, il était banni lui aussi des écoles. « On y parlait latin, l'usage de la langue nationale étant interdit. » (IMBART DE LA TOUR, prof. à l'univ. de Bordeaux, *Les origines de la Réforme*, Paris 1905, t. I, p. 523.)

charbonnier est maître chez lui. Il conserve son autonomie morale, première condition de toute autonomie.

Et quand de cette langue, bien sûr incomplète, moins brillante, moins riche que le français (parfois plus), il est possible de créer de la beauté — ainsi que l'ont prouvé Bornet et ses successeurs — a-t-on le droit de lui faire la guerre ? En notre temps de laideur, nous n'avons pas à gaspiller la beauté où qu'elle soit.

Le corps enseignant, à la collaboration de qui nous faisons appeler, nous la refusera-t-il ? Ou se joindra-t-il à nous pour plaider la cause du patois auprès des autorités qui détiennent entre leurs mains, plus qu'elles ne le supposent, son sort tragique ?

HUMOUR

Deux mille-pattes se rencontrent, un jour, dans la rue d'un petit village.

— Que fais-tu ? questionne le premier.

— Eh bien ! c'est visible. Je fais les cent pas...

— Y a-t-il dans votre famille d'autres cas de myopie ? demande l'oculiste à son jeune client.

— Heu... eh bien !... mon père ne m'a jamais reconnu.

Un commerçant bruxellois, lassé de procéder à de fastidieux échanges de marchandises, a mis cette affiche dans son magasin : «Les maris venant choisir des papiers peints doivent, désormais, produire une autorisation écrite dûment signée par leur épouse».

Il rentre de l'école et s'écrie :

- Maman, j'ai eu dix.
- Bravo mon chéri, et en quoi ?
- Deux en calcul, quatre en dictée, trois en histoire et un en dessin.

— Et dire qu'à ton âge, tu sais tout juste compter jusqu'à dix, mais enfin que veux-tu faire dans la vie ?

— Arbitre de boxe, M'sieur...

Au conseil de révision :

— Docteur, j'ai un certificat qui prouve que je suis malade, je suis un grand nerveux... si l'on crie, je saute.

— Très bien, vous serez versé dans les parachutistes.

Au tribunal :

— Voyons, mon garçon, avec qui préfères-tu rester, ton père ou ta mère ?

— Avec celui qui gardera la voiture, M'sieur.

— J'adore les bébés, dit une jeune fille à l'une de ses amies.

— Moi aussi ! Quel dommage que ça déshonore...

Un journal de province a publié cette demande d'emploi insolite : «Dame sérieuse cherche place pour garder vaches ou soigner vieillard».